

longue rapide, se tenait immobile, dardant son regard clair sur les deux gentilshommes ; baton, la proposition que vous me faites est assurément du meilleur goût.

Le baron s'inclina.

—Mais, continue le chevalier...

—Ah ! il y a un mais !... interrompit le jeune homme ; donc, vous n'acceptez pas ?

—Permettez...

—Ne croyez-vous de mauvaise naissance, par rapport à l'aveu que je vous ai fait ?

—Dieu m'en garde ! Je vous tiens pour excellent gentilhomme.

—Ne croyez-vous poltron ?

—L'acte de témérité folle que vous vous d'accomplir, et l'amitié sincère que je vous ai offerte, vous prouvent suffisamment que je dois avoir de votre courage l'opinion qu'il mérite...

—Eh bien, alors ?

—Eh bien ! mon cher baron, dit le chevalier avec une extrême douceur, vous êtes homme de qualité, cela se voit ; vous êtes brave, c'est incontestable ; vous êtes même parfait cavalier, nous venons d'en avoir la preuve ; mais dans la circonstance qui se présente, toutes ces vertus ne suffisent pas.

—Pourquoi ! demanda M. de Grandair avec étonnement.

—Parce que d'Herbaut et moi avons, à cette heure, devant nous, les trois meilleures lames de la cour.

—Eh bien ! vous n'êtes que deux ?

—Que ce d'Arcourt soit maudit ! s'écria M. d'Herbaut.

—Voyons, reprit La Guiche, parlez franchement, baron, savez-vous manier une épée ?

—Mais, je le crois, répondit le jeune homme après avoir néanmoins légèrement hésité.

Ce mouvement d'hésitation n'échappa pas aux deux gentilshommes, qui froncèrent les sourcils.

—D'ailleurs, n'ayez pas peur, messieurs, ajouta vivement le baron avec une assurance dans laquelle perçait un certain sentiment de hauteur, je saurai me faire tuer sans rompre d'une semelle.

—Eh ! il ne s'agit pas de se faire tuer, mais bien de ruer, au contraire ! s'écria M. d'Herbaut.

—Enfin, baron, fit le chevalier avec impatience, vous êtes-vous jamais battu ?

Le jeune homme hésita encore ; mais sa franchise naturelle l'emporta sur le désir de cacher l'aveu qu'il allait faire : avec peine à une époque où l'honneur d'un homme consistait surtout dans le nombre d'homicides accomplis par lui.

—Jamais, répondit-il cependant, tandis que le rouge de l'embarras lui montait au visage.

—Diable ! fit La Guiche en regardant d'Herbaut.

Celui-ci haussa les épaules.

—Mais, par saint Marc, mon patron ! s'écria le baron dont les regards étincelaient de colère, je ne comprends pas, mes maîtres, pourquoi hésiter ? Qu'importe que je me sois ou non battu en duel !

Vous, chevalier, et vous marquis, n'avez-vous donc pas été obligés de commencer par une première rencontre pour en avoir une seconde ?

—Sans doute ! répondit La Guiche en souriant.

—Vous êtes-vous, l'un ou l'autre, mal comportés dans ce premier combat ?

—Moi, j'ai tué mon adversaire, ce pauvre Marolles ! dit d'Herbaut.

—Et moi j'ai blessé le mien, ajouta La Guiche.

—Vous voyez bien, alors ?

—Oui, dit le chevalier, mais j'étais élève de Thibaut.

—Et Bussy d'Amboise m'avait donné leçon à cause de l'amitié qui l'unissait à mon père, dit le marquis.

—Eh ! s'écria M. de Grandair, que toutes ces lenteurs à accepter sa proposition pouvaient évidemment à bout ; eh ! si je n'ai jamais pris de leçons de Thibaut ni de Bussy d'Amboise, j'ai cependant, je puis le dire, donné dans ma vie quelques preuves de courage et de sang-froid.

—Nous n'en doutons pas ! dit le marquis.

Le chevalier et le marquis se regardèrent de nouveau ; mais l'hésitation qu'ils avaient manifestée tous deux à accepter la proposition du jeune homme paraissait être toujours la même chose.

C'est qu'à cette époque, et ainsi que l'avons expliqué, les seconds jouaient un rôle si actif dans les rencontres, que l'on apportait la plus grande attention dans le choix de ceux que l'on prenait pour soutenir sa cause.

Les combattants devant s'entraider, de la maladresse ou du manque de courage d'un seul pouvaient résulter la défaite, la honte et souvent la mort pour les autres.

Un duel, alors, était un véritable combat ; il ne faut pas l'oublier, un combat à nombre égal ; et les qualités d'adresse, de courage et d'énergie faisaient seul pencher la balance en faveur de l'un des deux partis.

On comprendra naturellement l'embarras profond dans lequel M. de La Guiche et d'Herbaut, d'une part, l'absence du second sur lequel ils avaient compté ; de l'autre, la proposition adressée à eux par un inconnu, dont ils avaient admiré l'intrépidité rare, il est vrai, mais qui, de son propre aveu, semblait novice dans le métier des armes.

Cependant le temps s'écoulait rapidement.

Le témoin ennemi avançait à grands pas, l'heure était sonnée, le duel impossible à remettre ; d'Arcourt ne venait pas, et il fallait prendre à l'instant une détermination quelle qu'elle fût.

La Guiche considéra attentivement le baron.

Celui-ci, attendant la réponse du chevalier, se tenait droit et fier, la main au pommeau de l'épée, la tête haute, l'œil ardent, le jarret ferme et la tête gracieusement cambrée.

Les regards des deux jeunes gens se croisèrent ; il y avait, dans celui qui lançait la prunelle du baron, une fermeté telle, une assurance et digne, une intrépidité si évidente, que La Guiche se sentit entraîné.

Il fit un pas vers le baron, et, lui tendant ses mains ouvertes, il s'écria avec cette politesse pleine de charme qui paraissait lui être naturelle :

—Pardonnez-moi, mon ami, de ne pas avoir su apprécier tout d'abord l'honneur que vous me faisiez. Puisque vous daignez être mon second, j'accepte avec empressement ; et d'Arcourt vient-il à cette heure que je le récuserais pour vous avoir à mes côtés !

M. d'Ornay, l'un des seconds du comte de Bernac, arrivait en ce moment à la porte du cabaret.

Le marquis d'Herbaut marcha avec empressement au devant de lui.

—Messieurs, dit M. d'Ornay après avoir échangé un salut courtois avec les trois gentilshommes, mon ami de Bernac m'envoie vous dire qu'il est aux ordres du chevalier de La Guiche, et j'ajouterai que Benzeville et moi sommes à ceux de ces messieurs...